

V

Clémence Martigné était une jeune femme de vingt sept ans, un peu forte, à la figure mobile, aux yeux langoureux, au sourire séduisant. Sa beauté, alors dans tout son éclat, frappait tellement au premier abord qu'on était tout étonné de remarquer plus tard, en examinant chaque trait séparément, qu'elle avait le nez assez gros, la bouche grande, et les attaches du col et du menton un peu empâtées.

Etaler la toilette la plus éblouissante, voir les hommes les plus distingués d'un salon se réunir autour d'elle et les meilleurs danseurs se disputer sa main, écraser les autres femmes de sa supériorité ; il n'en fallait pas davantage pour le bonheur de Clémence. Cela ne l'empêchait pas d'être fort sentimentale en paroles et de lever au ciel ses yeux bleus en parlant d'amour, de tristesse, d'isolement, de sympathie, etc.

Dans la figure de Clémence, l'imperfection même de certains traits faisait ressortir la beauté exceptionnelle des autres. Chez Juliette, au contraire, régnait une telle harmonie que rien ne frappait les yeux. Elle était d'une taille moyenne. Ses cheveux châtains descendaient fort bas sur la nuque, et leur nuance, de plus en plus claire, finissait par se confondre avec le blanc moiré des épaules, comme l'or vierge d'une parure vénitienne avec les perles qu'il enchâsse.

Lorsqu'elle parlait ou quand elle écoutait, son regard calme et pur avait une telle limpidité, que bien des gens lui reprochaient de manquer d'expression ; mais à la moindre émotion, les petites fibrilles orangées qui diapraient le bleu de sa prunelle semblaient lancer des étincelles et des rayons de lumière pareils à ceux qui jaillissent d'un diamant. Sa démarche avait un charme indéfinissable qui tenait à l'harmonie parfaite et à la liberté de ses mouvements.

Elle marchait sans secousse comme sans nonchalance, d'un pas calme, égal et souple, ne cherchant ni ne fuyant les regards, comme une personne sûre d'elle-même et à laquelle la pensée ne pouvait pas même venir qu'on songeât à la suivre.

Bien que mariée fort jeune à un homme bien plus âgé qu'elle, assez bon au fond, mais brusque et avare, qui, tout en l'aimant à sa manière, ne l'avait pas rendue heureuse, Juliette avait conservé son caractère enjoué. Lorsqu'un sourire faisait briller l'émail éblouissant de ses dents mignonnes et scintiller le brun fauve de ses yeux trop souvent assombris par de tristes préoccupations, Mme Bartelle semblait tout à coup rajeunir de dix ans.

Son cousin Valentin Mazeran prétendait qu'elle était si économe, qu'elle mettait sa jeunesse en réserve et qu'elle ne la dépensait que par petite bouffées, afin de l'ajouter plus tard à la dot de ses filles.

Juliette avait reçu une éducation tout aussi brillante que celle de Clémence, et en avait beaucoup mieux profité. Douée de plus d'esprit naturel que Mme Martigné, elle avait lu davantage et surtout plus étudié, plus réfléchi. Chacun cependant vantait l'esprit et la conversation de Clémence, tandis que c'était presque d'un air de condescendance qu'on disait à ceux qui parlaient de Juliette :

—Oui, oui, Mme Bartelle ne manquait pas d'esprit non plus.

Il est vrai que Clémence se donnait beaucoup plus de peine pour plaire que sa cousine. Dans le monde, elle travaillait sa conversation comme sa toilette. En revanche, dans son intérieur, et lorsqu'elle n'avait personne qu'elle désirât charmer, elle était distraite, ennuyée, et souvent maussade.

Juliette, au contraire, se montrait toujours la même et c'était elle qui apportait un peu de gaieté aux repas de la famille.

Le père de M. Valentin Mazeran était à la fois parent de Mme de Nergoville, mère de Clémence, et de Mme Ferdinand Martigné, mère de Juliette. Valentin se trouvait donc le cousin des deux jeunes femmes, bien qu'il n'eût aucune relation de parenté avec les autres membres de la famille Martigné.

Il est si bien convenu qu'un héros de roman doit réunir toutes les qualités physiques et morales, que nous sommes fort embarrassé pour avouer que Valentin ne pouvait rivaliser ni avec l'Adonis ni avec l'Antinoüs. Sa figure n'avait rien de remarquable que son expression de franchise et d'esprit, et de beaux yeux, brillants, hardis, et quelque peu sarcastiques. Il portait toute sa barbe, qui était fort belle, et sur laquelle il passait souvent la main, par un geste machinal dépourvu de toute intention de coquetterie. Grâce aux exercices du corps, tels que la gymnastique, l'escrime et l'équitation, auxquels il se livrait continuellement, ainsi qu'à l'existence un peu échevelée qu'il menait, il était maigre et nerveux comme un cheval à l'entraînement.

Après avoir employé sept ans à faire son droit, il occupait la haute position d'avocat sans clients ; il est vrai qu'il ne songeait guère à les chercher. Orphelin de bonne heure, il vivait sur les débris de son héritage, dont il avait dévoré les neuf dixièmes au moins et qui devait être bien près de sa fin.

Cela ne paraissait pas le tourmenter beaucoup. Il montrait sur ce point, comme sur bien d'autres, une insouciance incroyable.

Toujours gai, en apparence du moins, hardis, effronté, railleur, plein de verve et d'humeur, criblé de dettes, laissant quelquefois protester un billet, et pourtant ne manquant jamais à sa parole, ayant le mensonge et l'hypocrisie en horreur, il exagérait ses défauts et mettait autant de soin à cacher ses bonnes qualités que les autres à les faire valoir.

Dès que Valentin Mazeran se fut assis entre Juliette et Clémence, Emma sauta lestement à cheval sur un de ses genoux. Cécile toujours moins vive que sa sœur, allait en faire autant lorsque Frédéric la repoussa et s'installa vis-à-vis d'Emma.

La pauvre Cécile n'osa réclamer que par une petite moue de tristesse, mais sa sœur protesta pour elle.

—Cécile y était avant toi, dit-elle au petit garçon.

—Tant pis, répondit Frédéric, j'y suis et j'y reste.

—Non pas, mon gaillard, lui dit Valentin ; la justice avant tout... Tu ne veux pas descendre ? une fois, deux fois, trois fois ?

Il allongea brusquement la jambe et transforma le coursier de Frédéric en un plan incliné le long duquel dégringola le petit garçon.

Frédéric se releva furieux des éclats de rire de ses cousines.

—Puisque ton cousin est si peu complaisant, viens jouer avec moi, dit Clémence en jetant un regard mécontent à Valentin.

—Tu es injuste, Clémence, répliqua M. Mazeran ; j'inculque à ce jeune guerrier les principes de la chevalerie française, je soutiens les droits de ton sexe, et tu me blâmes ?

—Dites plutôt que vous aimez à contrarier ce pauvre enfant, s'écria Geneviève.

Il faut rendre la justice à Frédéric que ses rancunes ne duraient pas longtemps. Au bout de cinq minutes, il revenait auprès de son cousin avec les deux petites filles, qui étaient allées le chercher, et il se pâmait d'aise à faire bondir une balle élastique que M. Mazeran lui avait apportée.

Pendant ce temps, Valentin s'était rapproché de